SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DE L'ORLÉANAIS.

CONCOURS QUINQUENNAL
DE 1875

SÉANCE PUBLIQUE DU 8 MAI
Présidée par M. EGGER, membre de l'Institut.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

ORLÉANS
IMPRIMERIE DE GEORGES JACOB
CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

1875

Bibliothèque Maison de l'Orient
153229

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DE L'ORLÉANAIS

CONCOURS QUINQUENNAL DE 1875

SÉANCE PUBLIQUE DU 8 MAI

PRÉSIDÉE PAR M. EGGER, MEMBRE DE L'INSTITUT

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

MESDAMES, MESSIEURS,

Après les diverses lectures qui ont successivement captivé votre attention dans cette séance, mon premier devoir est d'abréger autant que je pourrai l'allocution que vous voulez bien attendre, et tout d'abord un moyen d'abréger m'est offert par le discours même du savant et bon M. Boucher de Molandon : dans l'abondance affectueuse des éloges qu'il m'adressait tout à l'heure, il n'a pas ménagé ma modestie; je me vengerai de lui en ménageant la sienne et en abordant tout de suite le sujet dont je me propose de vous entretenir.

La Société qui couronne aujourd'hui, pour la seconde fois, les heureux lauréats de son deuxième concours, est une Société d'historiens et d'archéologues; je voudrais la convier à faire entrer plus expressément dans le cadre de ses études une certaine histoire et une certaine archéologie qui n'y ont pas eu jusqu'ici assez de place.

Mais, dès mon exorde, me voici arrêté par un scrupule que je vous confierai, comme entre parenthèses.

Archéologues, *archéologie*, voilà de bien grands mots, qui sonnent grec plutôt que français à nos oreilles, et veuillez croire que, tout

helléniste que je suis, dit-on, ce n'est pas pour moi une raison de les préférer. Depuis la renaissance des lettres, on s'est vraiment donné beaucoup de mal pour gâter notre langue par l'abus de ces peu utiles emprunts à la langue grecque. Autrefois, celui qui s'occupait d'antiquités s'appelait tout simplement un *antiquaire;* on aime mieux aujourd'hui l'appeler un *archéologue* (1). Le savant abbé Barthélemy, plus populaire, il est vrai, par son *Voyage d'Anacharsis* que par ses mémoires académiques, étant un grand connaisseur de *médailles*, s'appelait, de son vivant, un *médailliste;* nous avons changé cela pour en faire un *numismatiste* ou, ce qui est pis encore, un *numismate*. Mais quoi? ce dernier mot ne rime-t-il pas agréablement avec *diplomate* (qui est, en bonne étymologie grecque, le pluriel de *diplôme*)? comme si le mot *ministre*, qui suffisait, jusqu'à la fin du dernier siècle, à nos agents politiques près les cours étrangères, devait être désormais réservé au chef d'un département ministériel. Mais pour revenir de ces confins de la politique, où je n'ai garde de m'aventurer, à la science des antiquités, le pédantisme l'a vraiment hérissée d'une foule de termes étranges et pour nous à moitié barbares. Vous entrez, Mesdames, armées d'un livret, dans une salle remplie de sculptures et de vases antiques; vous regardez une statue de femme : le livret vous apprend que cette femme est vêtue d'une *ampéchoné* ou d'un *ampechonium*, au lieu de vous dire qu'elle porte une sorte de manteau court ou de mantelet. A côté, le livret vous signale une jeune fille portant la *stole podère*, ce qui signifie en honnête français une robe longue « traînant jusqu'aux pieds. » Voici, sur la panse d'un vase grec, « un enfant qui tient un cerceau; » c'est pour nos érudits rédacteurs de livrets un *éphèbe* tenant un *trochus;* ailleurs, un cocher qui conduit un char à deux chevaux devient un *aurige* qui conduit un *bige*. Autant de mots dont les savants qui les connaissent n'ont que faire et qui déroutent la plupart des curieux, surtout des curieuses, si dignes pourtant d'être encouragées. Il y a dans cette enceinte plus d'un antiquaire; j'en sais même un, tout près

(1) M. Ch. Lenormant, je dois l'avouer, inaugurait, en 1844, par une assez bonne défense de ce néologisme la *Revue archéologique,* dont il était un des fondateurs, et dont il resta jusqu'à sa mort un des plus fermes soutiens.

d'ici, à qui les visiteurs du Musée d'Orléans doivent une bien particulière reconnaissance. Loin de moi la pensée de les attrister par ces réclamations chagrines, et cependant je ne puis manquer l'occasion de protester, en si bonne société, contre l'emploi sans mesure de ce vocabulaire grec et romain, où chaque mot doit être traduit en français pour servir à l'explication des choses antiques qu'il s'agit, avant tout, de faire comprendre.

Ma parenthèse, Mesdames et Messieurs, a été bien longue; mais elle m'éloignait moins que vous n'avez pu croire de mon véritable propos.

Les mots et la grammaire d'une langue ont leur histoire, comme les monuments. A Dieu ne plaise que je veuille rabaisser l'étude des monuments et des ruines du vieux monde! Le moment serait d'ailleurs mal choisi, quand votre compagnie orléanaise vient d'obtenir une si flatteuse distinction dans le concours annuel que l'on juge à Paris entre les académies départementales. Le lieu serait mal choisi, quand je vois parmi vous tant d'interprètes habiles des antiquités de l'Orléanais, et, je puis dire au premier rang, celui dont le zèle assurait naguère à votre Musée le trésor de Neuvy-en-Sullias, et dont la science nous a fait si bien apprécier la valeur de ce trésor (1). Mais n'est-ce pas ce même antiquaire qui nous a donné un si intéressant vocabulaire des mots en usage chez les mariniers de la rivière de Loire et de ses affluents (2)? N'est-ce pas un jeune et savant professeur de votre lycée qui a minutieusement exploré les origines et les anciennes formes du nom d'*Orléans* et de ses dérivés (3)? Je puis donc m'autoriser d'exemples que vous me fournissez vous-mêmes, pour vous exciter à de nouvelles études historiques sur les diverses et anciennes formes de la langue française, particulièrement de celle qu'on parle dans l'Ile-de-France (c'est presque dire dans l'Orléanais), et qui sont

(1) *Mémoire sur les bronzes antiques de Neuvy-en-Sullias*, par M. MANTELLIER, président à la Cour d'Orléans, etc., t. IX des *Mém. de la Soc. archéol. de l'Orléanais*. Orléans, 1866.

(2) Glossaire de l'*Histoire de la communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle*, t. X des *Mém. de la Soc. archéol. de l'Orléanais*. Orléans, 1869, in-8.

(3) *Étymologie et histoire des mots* ORLÉANS et ORLÉANAIS, par A. BAILLY. Orléans, 1871, in-8.

comme le fond commun du langage immortalisé par les Bossuet et les Racine. Un Français, Ch. Pougens, a écrit, au commencement de ce siècle, deux volumes qui, sous le titre d'*Archéologie française*, traitent précisément de ce sujet (1). Encore l'*archéologie!* Je me vois désarmé de mes objections, et tout prêt à pardonner le mot en faveur de la chose.

Ce vocabulaire, que nos ancêtres se sont créé à leur usage et à leur image, en transformant le latin, en l'alliant à quelques mots grecs, depuis longtemps populaires en Gaule sous forme latine, à quelques restes du vieux celtique, à quelques termes importés par les conquérants germains, ce vocabulaire national, il peut être étudié, il l'est aujourd'hui avec méthode, au même titre que les œuvres d'art, que les produits de l'industrie qui témoignent pour nous des vicissitudes de la civilisation dans notre chère patrie. Ces témoignages, tantôt on les recueille dans les vieux livres, surtout dans les chartes, où leur orthographe originale nous éclaire plus sûrement que dans les chroniques sur leur véritable prononciation; tantôt on les recueille de la bouche même du peuple, où ils ont gardé leur pur accent et comme un surcroît de vive saveur. Quel plaisir n'est-ce pas pour vous, Messieurs, de relever dans les récits contemporains quelque parole authentique de votre immortelle Jeanne d'Arc, celle, par exemple, qu'on a si justement gravée, tout près d'ici, sur le socle de sa statue! On peut faire une riche moisson de ces vieux mots sur les nombreux diplômes que renferment vos archives publiques et vos archives privées. Mais un intérêt plus grand encore s'attache aux restes de nos anciens dialectes que conserve encore le parler de nos artisans et de nos campagnards. Là-dessus, je me ferai mieux comprendre, surtout des dames qui me font l'honneur de m'écouter, par la comparaison que me suggèrent les souvenirs d'un voyageur.

Voici donc ce que me racontait naguère mon compatriote, revenant du cap Nord. Là, dans une sage et modeste famille, où il recevait l'hospitalité, une jeune fille, belle de la beauté qui caractérise les femmes de ces tristes contrées, studieuse autant que belle, s'était

(1) Paris, 1821. On a du même auteur le *Trésor des origines et dictionnaire grammatical raisonné de la langue française* (Paris, 1819, in-4), spécimen d'un ouvrage qui ne fut pas achevé.

formé, en compulsant maint livre de botanique, un album des plus gracieuses fleurs de nos climats. Elle avait surtout recueilli les dessins de plusieurs espèces de roses, la prose et les vers de tous les écrivains qui ont célébré la reine des fleurs. Voyant près d'elle, pour la première fois peut-être, un Français, elle lui dit en lui montrant tous ces dessins, toutes ces copies rassemblées dans son précieux album : « Monsieur, que vous êtes heureux, vous! Vous avez vu des roses vivantes, et vous en avez senti le parfum! » Et, à peine redescendu vers les régions où le soleil permet aux fleurs de s'épanouir et de vivre, le voyageur se hâta d'en faire préparer un bouquet qui, soigneusement encaissé par un fleuriste habile, pût porter à la jeune fille du Nord, avec leur couleur et leur parfum encore sensible, quelques-unes de ces roses qu'elle aimait tant.

Eh bien, Mesdames, ces fleurs de l'album et de l'herbier, ce sont les vocables que l'érudit rassemble en fouillant les vieilles chroniques et les cartulaires, qu'il analyse et qu'il classe froidement, comme fait un naturaliste pour la flore de nos bois, de nos prairies, de nos jardins. Mais la flore vivante, la flore odorante, ce sont les mots qu'animent encore le sentiment et l'intelligence sur les lèvres du peuple qui les parle. Et ils sont nombreux encore les mots qui vivent ainsi d'une vie toute populaire, toute nationale, dans l'usage de nos ateliers et de nos campagnes. C'est là surtout, et quelquefois c'est là seulement qu'il les faut recueillir, car il y en a beaucoup qui ne figurent nulle part sur le papier des manuscrits et des livres imprimés. Les savants et les lettrés ont une part légitime dans le travail qui perfectionne les langues; ils en ont peu, ou, pour mieux dire, ils n'en ont aucune dans le travail qui les constitue à l'origine et qui en fixe les caractères essentiels. Faire une langue est, avant tout, l'œuvre du peuple, du peuple livré à ses instincts, obéissant à ses besoins, selon les progrès de sa vie religieuse, de sa vie politique et civile. Il n'est pas un de nos grands poètes, pas un de nos grands prosateurs qui n'ait eu le sentiment de cette vérité, et qui n'ait voulu parler la langue de tous, en se défendant avec soin d'un néologisme personnel et pédantesque. A cet égard, on a fait au célèbre Ronsard (un de vos compatriotes au premier chef, je pense, puisqu'il était Vendômois) une réputation bien trompeuse, quand on lui a reproché de « parler grec et latin en fran-

çais. » Si Boileau, dont le nom donne à ce reproche une sorte d'autorité classique, a voulu dire que Ronsard mettait trop d'idées grecques et latines dans ses vers français, Boileau avait raison, sans doute; mais il s'est trompé s'il l'a pris pour un contempteur ou seulement pour un ami trop froid de notre langue nationale. Personne, au contraire, n'a mieux combattu que Ronsard contre les *latineurs* et les *gréconiseurs* qui, dédaignant leur bonne langue maternelle, s'obstinaient « à rabobiner, comme il dit crûment, de vieilles rapetasseries de Virgile et de Cicéron. » Quant à lui, lorsqu'il voulut doter la France d'une épopée (entreprise où devait, hélas! échouer son génie de poète et de patriote), savez-vous où il cherchait les moyens d'enrichir son dictionnaire poétique? C'était, comme il le déclare lui-même quelque part (1), chez les laboureurs, les artisans et les officiers de vénerie, trouvant là, sans doute, mieux qu'ailleurs la langue française en toute son abondance, en toute sa verdeur native; et ce qui était vrai du temps de Ronsard, ce qui l'était au temps de La Fontaine, l'est encore aujourd'hui. Faire divorce avec le parler populaire est chose qui porte malheur aux lettrés, en les exposant trop aux caprices de l'invention personnelle. D'ailleurs, la pensée peut s'élever, le sentiment s'épurer jusqu'à la plus fine délicatesse, sans que le langage du poète ou de l'orateur se peine à chercher ses mots hors du fonds commun, et ce fonds est vraiment inépuisable pour ceux qui le connaissent, pour ceux qui savent en tirer un juste profit.

Même en ses singularités provinciales, que d'excellents mots, que de tours clairs et naïfs il peut nous fournir! Sous nos yeux, dans le midi de la France, Jasmin et Mistral n'ont pas eu d'autre secret, pour ressusciter la langue des troubadours, que de parcourir les villages du Languedoc et de la Provence, et d'y cueillir tant de fleurs dont ils ont paré leur charmante et quelquefois éloquente poésie. Au Nord et dans le pays des trouvères, cette floraison naturelle du langage, moins brillante, moins abondante que sous le soleil du Midi, mérite pourtant de n'être pas dédaignée. Nos écrivains négligent et souvent ignorent maint vocable élégant qui manque à notre langue littéraire, et qu'on y a maladroitement remplacé par de lourds néologismes. Un peu Orléanais

(1) Voir son petit traité de l'*Art poétique* et sa préface de la *Franciade*.

par ma naissance (et j'aime à m'en faire honneur), je ne parcours pas ce pays sans y relever, dans la bouche du peuple, quelques-uns de ces mots qu'on regrette de voir tomber d'usage parmi les gens du monde poli. Le Parisien rougirait, et cela bien à tort, de dire une terre *aiveuse* pour une terre où la nature entretient une bienfaisante humidité ; pour *brouette*, il rougirait de dire, comme vos campagnards, une *berouette*, ce qui, pourtant, est plus conforme à l'étymologie. Il vous laisse la *seille*, mot plus sonore et plus doux que *seau* qui a, d'ailleurs, le malheur de se confondre par la prononciation avec *sot* et *sceau*. Ce dernier, à son tour, n'eût-on pas mieux fait de l'écrire et de le prononcer, comme autrefois, *seel?* Les *sceaux* de nos communes, de nos corporations, de nos anciennes seigneuries, ne causeraient pas à ceux qui les étudient (or, c'est là, vous le savez, tout une science) l'embarras d'une confusion déplaisante. Le moyen que les savants qui s'occupent de ces petits monuments se réunissent en *société des sceaux?* Aussi, ont-ils inventé, à leur usage, les deux lourds barbarismes *sigillographe* et *sigillographie*. Je serais trop long si je me laissais aller à ces plaintes et à ces regrets. Il faut conclure, pour ne point abuser d'une attention et d'une bienveillance qui me touche plus que je ne saurais vous le dire.

Dans l'innombrable variété des formes et des mots qu'a produits notre langue depuis douze ou quinze siècles, il y a la matière d'une érudition qui n'a guère trouvé que depuis cinquante ans ses règles et sa méthode, mais qui fait sous nos yeux les plus rapides progrès. De ces formes et de ces mots beaucoup ont, sans retour, disparu de l'usage, et ne méritent pas moins pour cela d'être recueillis, analysés, classés avec une rigueur scientifique, car ils expliquent souvent l'état actuel du français, et, en tous cas, ils appartiennent à son histoire. D'autres répondent à la diversité des mœurs provinciales ; ils constituent ces dialectes, trop méprisés sous le nom de patois, qu'on a vainement essayé de détruire en un temps d'ivresse révolutionnaire (1)

(1) Grégoire, « Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française » (lu à la séance de la Convention nationale du 16 prairial an II de la République). Il est, du reste, remarquable que l'auteur de ce Rapport, où beaucoup d'idées justes et généreuses se mêlent au paradoxe, avait institué, en son propre nom,

et qui ont bien le droit de s'obstiner à vivre dans leur indépendance, pourvu qu'ils n'entravent pas l'unité de notre vie nationale. D'ailleurs, ces dialectes peuvent toujours nous aider à enrichir, par d'utiles emprunts, le lexique dont l'usage restera commun à la France tout entière. Étudier avec ordre, avec une sévère critique, ces richesses de tous les temps et de toutes les provinces, tel est aujourd'hui le travail où s'attache et se passionne une école de savants qui s'appellent avec raison des *romanistes*, puisque l'idiome des Romains a fourni les principaux éléments de notre langue, puisque c'est en se transformant qu'il en a fait une des plus belles langues de l'Europe moderne. Je voudrais, Messieurs, que la première société savante de l'Orléanais prît une part plus active à ces intéressantes et fécondes recherches. De tout côté lui viennent pour cela les plus encourageants exemples. Chaque année voit paraître quelque grammaire, quelque vocabulaire d'un de nos dialectes provinciaux. A Montpellier s'est même fondée récemment une Société pour l'étude des langues romanes, société qui prospère et qui a déjà publié six volumes de mémoires. Sans vous enfermer dans le cercle de ces études spéciales, vous pourriez du moins leur ouvrir plus largement les portes de vos laborieuses séances, les volumes de vos belles publications. Ce serait ajouter un fleuron à votre couronne académique; ce serait agrandir la carrière où vous avez déjà si honorablement déployé de patriotiques efforts.

une véritable enquête dans toutes les provinces de France pour y constater l'état de nos dialectes, le nombre et la valeur des œuvres littéraires qu'ils avaient pu produire. M. Gazier en a retrouvé les témoignages dans les papiers de Grégoire lui-même, et il a publié, dans le dernier volume de la *Revue des langues romanes*, des pages intéressantes de la correspondance de Grégoire sur ce sujet.

(Extrait des Bulletins de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.)

Orléans, imp. de G. Jacob.